

j'avoue que pour moi cette culture est inséparable du pays de France, que lorsque j'y rends hommage – et j'espère l'avoir fait, en ami loyal et partant sincère – j'ai devant mes yeux des paysages, des villes, des maisons, des livres, des œuvres d'art, des figures humaines. Je revis des promenades, des voyages, des conversations. Je n'arrive pas à dissocier la civilisation et le pays qui l'a créée. C'est une faiblesse, sans doute... Eh bien, j'en suis coupable...

RECHERCHES ACTUELLES

Pour compléter la liste publiée dans le numéro précédent de *Moderna Språk*, voici encore un certain nombre de mémoires de maîtrise («pro gradu-avhandlingar») présentés en 1997 au Département d'Études Françaises et Classiques d'Åbo Akademi, l'université suédophone de Finlande.

Ann Ahlqvist, «Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi.» Étude sur l'aspect autobiographique dans deux livres d'Annie Ernaux.

Ann-Katrin Kackur, *Le langage figuré du journalisme sportif. Étudié à partir d'articles publiés dans Le Monde et Le Figaro sur les Jeux Olympiques d'Atlanta en 1996.*

Stefan Bäckman, *Minorités ethniques et identité linguistique. Les Bretons et les Lapons à la lumière de la sociolinguistique.* (Prix de l'AFLA («Association Finlandaise de Linguistique Appliquée») pour la meilleure thèse «pro gradu» de l'année 1997 dans le domaine de la linguistique appliquée.)

Fredrik Westerlund, *Au delà des vallées turbulentes de la ville moderne. Les quatre éléments classiques indicateurs de l'opposition milieu naturel – milieu urbain dans «La Ronde et autres faits divers» de Jean-Marie Gustave Le Clézio.*

Inna Lindgrén, *En quête de son identité – le thème du biculturalisme dans deux romans francophones.*

Nina Hildén, *Courrier Sud et Vol de nuit. Éléments autobiographiques dans les deux premiers livres d'Antoine de Saint-Exupéry.*

Asta Aaronen, *Aspects de la langue et de la civilisation de la Côte d'Ivoire.*

Johanna Engstrand, *Jacques le Fataliste de Diderot : la conception de l'homme, les relations humaines, les problèmes métaphysiques.*

Olof Eriksson

ANNE-CHARLOTTE ÖSTMAN

La vie devant soi - une supercherie littéraire

La vie devant soi de Romain Gary est devenu un roman à succès. C'est un des Goncourts les plus vendus, publié à des millions d'exemplaires. Ce Goncourt a aussi une histoire extraordinaire.

À l'attribution de ce prix prestigieux à *La vie devant soi* en 1975, son auteur était inconnu des lecteurs. Le livre est paru sous le pseudonyme d'Emile Ajar, pseudonyme utilisé également pour *Gros-Câlin* qui avait été publié l'année précédente. Les journalistes se sont mis à la chasse d'un visage à présenter et ont trouvé un jeune écrivain timide qui se cachait dans sa ferme du Lot. Les années suivantes deux autres romans, *Pseudo* (1976) et *L'angoisse du roi Salomon* (1979) sont parus sous le nom d'Ajar.

Cependant, après la mort de Romain Gary en décembre 1980 il a été révélé que c'était lui, un écrivain bien établi et beaucoup lu, qui était le vrai auteur des livres d'Emile Ajar. Gary en parle lui-même dans le petit livre posthume *Vie et mort d'Emile Ajar* (1981). En écrivant *Gros-Câlin* Gary a remarqué qu'il avait réussi à faire quelque chose de nouveau, un besoin qu'il avait senti très fortement pendant plusieurs années. La vie aventureuse de héros de guerre à la Libération, de diplomate après la guerre, d'écrivain et de metteur en scène à Hollywood marié avec la vedette Jean Seberg, n'avait pas satisfait son besoin permanent de se renouveler. Les tentatives d'utiliser des pseudonymes avant *Gros-Câlin* avaient échoué. Mais cette fois Gary est décidé à jouer avec ses lecteurs et ses critiques. Il veut que ceux-ci reçoivent son nouveau livre sans préjugés. Il engage son petit-cousin Paul Pavlowitch à jouer le rôle de l'auteur. J'ai moi-même assisté à une soirée à l'Institut Français de Stockholm en novembre 1978 où Emile Ajar, alias Paul Pavlowitch, lisait des extraits tirés de «son» livre à paraître, *L'angoisse du roi Salomon*. Il fumait tout le temps, il avait des difficultés à cacher sa nervosité et il refusait de répondre à des questions qui touchaient à autre chose qu'à «son» manuscrit.

Par cette supercherie littéraire Romain Gary a réussi, contre les règles, à obtenir le prix Goncourt deux fois. Le prix lui avait également été attribué pour son grand roman *Les racines du ciel* en 1956, un livre dont le sujet est la défense des éléphants contre les chasseurs, mais qui sur un plan symbolique prêche la dignité et la liberté de l'homme. Ce sujet «écologique», nous le retrouvons dans *Gros-Câlin* où le narrateur et personnage principal est monsieur Cousin qui vit avec un python dans un appartement deux pièces à Paris. Dans ce roman comiquement philosophique, le narrateur s'interroge sur l'identité et le destin de l'homme. Il voit l'homme idéal manifesté dans les héros de la Résistance qu'il admire, Jean Moulin et Pierre Brossolette. Cependant, depuis ces temps-là, où l'action était possible, l'homme ne réalise

pas ses possibilités. Dans le rêve de Cousin, son serpent Gros-Câlin signifie l'espoir. Tous les êtres, les hommes et les animaux, évolueront vers des êtres de plus en plus affinés. Le serpent, situé très bas sur l'échelle de l'évolution, sera roi dans le pays utopique de Cousin. Gary se sert de la vision religieuse et quasi scientifique de son ami, le paléontologue et jésuite Pierre Teilhard de Chardin. A l'aide de celle-ci il crée une symbolique ludique qui embrasse tous les vivants de la terre en même temps qu'il met en relief l'angoisse existentielle du petit employé qui vit seul dans la grande ville.¹

La différence entre l'œuvre de Gary et celle d'AJar réside surtout dans le style, qui dans les livres d'AJar dépend de l'utilisation de narrateurs à la première personne. Les narrateurs nous donnent une vision très subjective du monde, une perspective déterminée par les difficultés qu'éprouvent ces jeunes hommes à trouver un rôle dans la société, une place parmi les hommes – et les femmes! La solitude et l'angoisse existentielle sont des thèmes dominants dans l'œuvre entière de Gary, mais chez AJar l'homme cosmopolite et idéaliste qui rêve de grands exploits est remplacé par l'anti-héros qui se perd dans la foule de Paris. Contre le désespoir Gary-Ajar met l'humour, un humour verbal qui devient plus efficace chez AJar et qui s'intègre bien dans le discours du narrateur et dans son expérience.

On peut dire qu'il existe dans les deux premiers romans d'AJar un «comique causal». Cousin dans *Gros-Câlin* a, comme le jeune Momo dans *La vie devant soi*, un désir fervent d'expliquer le monde. Les expressions causales *car, parce que* et *à cause de* sont fréquentes. La motivation devient pourtant souvent incohérente et risible dans le discours d'AJar. Le raisonnement déraisonnable fait partie des éléments comiques dont se servent les narrateurs. Ses principaux ressorts sont la platitude et la puérilité apparentes, ou, au contraire, l'inattendu du paradoxe, le raccourci et l'allusion à peine déchiffrables, les inadvertances lexicales et les maladroites intentionnelles de syntaxe.²

Cousin se sert d'un parler semi-docte qui appartient au genre pseudo-philosophique de son récit. Pour Momo et *La vie devant soi*, qui est un récit d'enfance, le cas est un peu différent. Au centre de ce roman il y a l'amour entre Momo et Madame Rosa. Lui est un petit garçon arabe. Elle est une vieille juive, ancienne prostituée, qui s'occupe des enfants de putes. (*La vie devant soi* a été mis en scène sous le titre de *Madame Rosa* avec Simone Signoret dans le rôle principal. En 1978 le film a remporté l'Oscar du meilleur film de langue non-anglaise.)

Madame Rosa est la prostituée vertueuse la plus sympathique et la plus magnifique de l'œuvre de Gary-Ajar. Elle dit à Momo qu'il a dix ans au lieu de quatorze afin de pouvoir le garder plus longtemps chez elle. Momo à son tour est plein d'égards envers la vieille femme. Leur couple est une réunion de deux solitudes. Momo est conscient de ce qu'on paie Madame Rosa pour s'occuper de lui. Il note cependant, dans un de ses nombreux paradoxes, que «la seule chose qu'on avait ensemble c'est qu'on avait rien et personne» (p 39).³

Momo est un garçon sensible qui réfléchit sur la vie et sur les hommes. Il demande à Monsieur Hamil, qu'il rencontre au bistrot du coin, si on peut vivre sans amour. Il désespère quand celui-ci répond que oui. Après la mort de Madame Rosa, Momo reste trois semaines auprès d'elle dans son «trou juif» dans la cave, où elle s'est retirée pour mourir. Il verse des flacons de parfum sur son corps pour qu'elle ne pue pas. A la fin, la jeune Madame Nadine, que Momo a rencontrée pendant une de ses promenades en ville, lui ouvre son appartement où elle habite avec son mari et ses deux fils. Momo est naturellement très réservé au début, mais il constate à la toute dernière ligne de son récit qu'«il faut aimer».

Contrairement à l'anonymat de la capitale décrit dans *Gros-Câlin*, les personnages que nous rencontrons dans *La Vie devant soi* vivent à Belleville dans une communauté où tout le monde est prêt à aider son prochain. Ces personnages exotiques invitent aussi à des réflexions comiques, par exemple Madame Lola, le travesti. Momo dit qu'il n'a «jamais vu un Sénégalais qui aurait fait une meilleure mère de famille que Madame Lola, c'est vraiment dommage que la nature s'y est opposée» (p. 149) et «Madame Lola est très belle pour un homme sauf sa voix qui date du temps où elle était champion de boxe poids lourds» (p. 241).

L'humour de *La vie devant soi* consiste aussi en des allusions au racisme en France. Momo nous raconte ses propres expériences: «Pendant longtemps, je n'ai su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait» (p. 12). Il constate aussi: «Je n'ai pas le nez juif comme les Arabes» (p. 87). Pour les Juifs il croit qu'ils sont «des gens comme les autres, mais / qu' / il ne faut pas leur en vouloir» (p. 61). Il adopte sans réfléchir les préjugés. Il parle des malades qu'il a rencontrés chez le docteur Katz et dit: «Il y avait sûrement beaucoup de maladies vénériennes chez lui à cause des travailleurs immigrés qui attrapent ça avant de venir en France pour bénéficier de la sécurité sociale» (p. 64). La conclusion absurde s'explique par le jeune âge du narrateur. C'est aussi un moyen qu'utilise l'auteur pour attaquer le racisme.

Le genre de *La vie devant soi* est le récit d'enfance, mais le monologue de Momo est faussement enfantin. Gary n'insiste pas sur le réalisme au niveau de la langue. Il nous présente plutôt une langue «fabriquée», avec une fausse oralité qui contient de nombreuses inconséquences. L'emploi de l'argot n'est pas très répandu dans le roman sauf les mots très fréquents dans la langue parlée comme «marrant», «rigolo», «chialer», «faire gaffe», «bouffer», etc. Le passé simple est au contraire utilisé assez souvent. Un bon exemple du décalage entre les différentes parties d'une phrase est donné par les mots suivants: «Au cas où vous sauriez pas le juif» (p 251). La conjonction populaire *au cas où* est suivie par le conditionnel *sauriez* qui appartient à un niveau plus élevé de la langue. Pour finir ce conditionnel est lié à la négation *pas sans ne*.⁴

Nous allons donner quelques exemples du langage de Momo à partir de trois traits caractéristiques du style d'AJar: le paradoxe, l'ellipse et les fautes

de vocabulaire.

Le premier trait typique des narrateurs d'AJar, c'est leur goût du paradoxe. Un commentaire, provoqué par une situation précise, exprime une vérité sur la condition humaine: «elle n'était jamais tout à fait tranquille là-dessus, car pour ça il faut être mort» (p. 29), «Il ne fallait pas l'embêter quand elle pleurait, car c'était ses meilleurs moments» (p. 53).

Les ellipses, ou les raccourcis, peuvent frôler le non-sens et constituer des aphorismes à la fois énigmatiques et profonds: «Elle a eu l'idée d'ouvrir une pension sans famille» (p. 70). Parfois le narrateur se réfère à des notions ou à des faits si éloignés ou si inattendus dans le contexte que le lecteur doit faire un effort pour saisir la pointe: «J'étais de père inconnu garanti sur facture, à cause de la loi des grands nombres» (p. 190).⁵

Les fautes lexicales et d'orthographe proviennent de malentendus. Momo essaie d'employer des termes qu'il a entendu dire par les adultes, mais il ne réussit pas toujours. Il appelle Monsieur N'Da Amédée «proxynète» au lieu de proxénète (p. 33). Il parle aussi de «l'état d'habitude» de Madame Rosa au lieu de son état d'hébétude (p. 264). «Proxynète» est une confusion purement phonétique, mais dans le dernier exemple l'erreur phonétique est subordonnée à la confusion sémantique.⁶

Vers la fin du livre, Momo admet qu'il s'est trompé de mot. «Je sais maintenant que ça se dit proxénète mais j'ai pris l'habitude» (p. 259). Le narrateur maintient un dialogue avec le lecteur et ses intrusions prennent une allure comique. Il se justifie par exemple en disant «Je ne dis pas ça pour être philosophe» (p. 55) ou «Je raconte ça pour mettre un peu de bonne humeur» (loc. cit.). En outre, il nous présente les personnages d'une façon peu ordinaire: «Il y avait là Monsieur Aboua dont je ne vous ai rien dit encore parce que je ne peux pas tout vous dire et c'est pourquoi je le mentionne maintenant, il ne parle même pas français et il faut bien que quelqu'un parle à sa place pour le signaler» (p. 159-160). Pour donner du poids à ses paroles Momo emploie des expressions qu'il a entendu prononcer par le vieux Monsieur Hamil au café, comme «j'ai l'honneur» (p. 61) ou «croyez-en ma vieille expérience» (p. 236).

Le narrateur se sert aussi d'images très vivantes pour décrire les personnages: Les yeux de Monsieur N'Da Amédée «n'avaient pas de sens unique deux fois de suite» (p. 50) et «Monsieur Kadir Yoûssef avait la pomme d'Adam qui faisait l'ascenseur rapide, tellement il avalait l'air» (p. 188). Comme nous l'avons vu, les paroles de Momo n'appartiennent pas à un monologue d'enfant réaliste. Il contient beaucoup de «truquage» de la part de l'auteur. Ce sont ces traits stylistiques, ces «ajarismes» qui déclenchent le comique.

Le style d'AJar n'est pas facile à imiter, mais l'affaire AJar a retenti sur le monde littéraire de plusieurs manières. En 1983 le prix Goncourt a été donné au roman de Frédéric Tristan: *Les Egarés*. Dans ce livre il s'agit d'un artiste qui se partage sur différentes identités et qui devient une espèce de demiurge,

un dieu créateur qui successivement perd la possession de sa propre création. Le parallèle au jeu littéraire de Gary-Ajar est évident.

En 1991 le traducteur suédois de *La vie devant soi* (*Med livet framför sig*, 1977), Bengt Söderbergh, a publié le roman *Ur sommarnattens famn*. Son livre semble très influencé par celui de Gary dans sa peinture d'un quartier d'immigrés à Stockholm dans les années trente. Le narrateur est un jeune garçon comme Momo qui pose des questions sur sa propre origine et qui rencontre des gens bizarres de nationalités diverses. Le problème d'identité est également un motif central dans l'œuvre de Gary. Peut-être a-t-il sa source dans le fait que l'auteur lui-même n'a jamais su qui était son père. Cependant, dans son roman autobiographique *La promesse de l'aube* (1960), Gary présente comme une occasion importante le jour où Ivan Mosjoukine, le grand artiste russe du cinéma muet, lui offre une bicyclette. Dans la biographie, *Romain Gary* (1987), Dominique Bona compare le portrait de Gary à celui de Mosjoukine. Les ressemblances sont claires.

Dix-neuf ans après la publication de *La vie devant soi*, un roman de Didier van Cauwelaert a obtenu le prix Goncourt sous le titre d'*Un aller simple*. Van Cauwelaert a témoigné de sa grande admiration pour Gary. Son roman de 1994 est proche de l'œuvre de Gary quand il s'agit de milieu, de motif et de style. Les quartiers de Vallon-Fleuri à Marseille ressemblent à Belleville avec ses habitants vivant en marge de la société. Le narrateur Aziz a 18 ans. Il vit chez des tsiganes qui l'ont trouvé abandonné dans une voiture quand il était bébé. Comme le jeune narrateur d'AJar, Aziz écoute la sagesse des hommes âgés. Il présente leurs paroles en forme de paradoxes à la manière de Momo. *Un aller simple* est aussi une critique de la xénophobie. Le titre se réfère au fait qu'Aziz est «renvoyé» par les autorités françaises à un pays où il n'a jamais mis les pieds. Les tsiganes lui avaient donné un faux passeport marocain.

Est-ce qu'il n'est pas possible de dire que, par son influence sur ses successeurs, Romain Gary a réussi à s'emparer du prix Goncourt quatre fois?! Le mythe d'AJar a survécu à la mort de son créateur.

Notes

¹ Anne-Charlotte Östman, *L'utopie et l'ironie. Etude sur Gros-Câlin et sa place dans l'œuvre de Romain Gary*, thèse de doctorat, Almqvist & Wiksell International, Stockholm, 1994.

² Alexandre Lorian, «Les raisonnements déraisonnables d'Emile Ajar», *Hebrew University Studies in Literature and the Arts*, Jerusalem, 1987, pp. 120-145.

³ Je me réfère dans cet article à l'édition originale de *La vie devant soi*, Mercure de France, Paris, 1975.

⁴ Leif Tufte, «Noen språklige, stilistiske og genreteoretiske sider ved en 'barndoms-skildring': 'La vie devant soi' av Romain Gary (Emile Ajar)», dans *Romansk fra vest*, Bergen, 1986, pp. 235-241.

⁵ Jörn Boisen, *Un picaro métaphysique: Romain Gary et l'art du roman*, thèse de Ph.D., Centre d'Etudes Françaises, Université d'Odense, Juin 1993, pp. 90-92.

⁶ Tufte, p. 241.